

Présentation du livre de Catherine Millot "La vie parfaite" par Michel Plon



Trois femmes. Trois figures souveraines de la mystique, cette aventure intellectuelle, spirituelle et psychique, aussi déconcertante en ses extrêmes que fascinante dans son déroulement inéluctable.

Trois femmes, trois "amies" de l'auteur, Catherine Millot, que son talent littéraire, forme raffinée de générosité, nous invite à connaître pour partager avec elle cette amitié faite d'admiration, de respect, d'exigence, et même, parfois, de désespoir. Une rencontre en somme, de celles qui ne vous laissent pas intacts, qui vous séduisent et vous heurtent tout à la fois.

Le temps manque pour rappeler par le menu les parcours de chacune de ces trois femmes qui surent, comme le dit joliment Catherine Millot, non pas tant jouir que "prendre le large", autrement dit ignorer, et parfois narguer, les convenances et les orthodoxies de toute espèce. Ce faisant, ces trois femmes purent s'emparer de leur liberté sans jamais barguigner pour ce qui fut d'en acquitter le prix.

Mais sans doute êtes-vous nombreux, réunis ici, à avoir lu le récit de ces trois odysées et à avoir encore en mémoire les portraits de ces trois intraitables qui, chacune à sa manière, en des temps différents mais toujours redoutables, firent corps avec leur abnégation et leur recherche d'un absolu qui ne connaît pas de limite.

Aussi bien, avant de m'essayer à vous dire en quelques mots la portée de ce livre, pour nous, aujourd'hui, je nommerai ces reines, me contentant pour chacune de n'évoquer que quelques traits à même, peut-être, de les camper dans leur flamboyante montée aux extrêmes.

Jeanne Guyon, d'abord, dont l'auteur ne cache pas qu'elle est sa préférée, qu'elle l'enthousiasme de par le génie qu'elle ne cessa de manifester dans son "invention d'une autre possibilité de vie", rien moins que la réalisation de cette "vie parfaite" qui donne son titre au livre. Jeanne Guyon, aristocrate de bonne lignée dans ce siècle qui fût baptisé "grand", théoricienne du « pur amour », incarna dans un même temps, quelques années, l'ascension vers son apogée, ascension tour à tour joyeuse et périlleuse de cette mystique chrétienne qui vint mettre en danger ce christianisme ordinaire et raisonnable qu'incarnait un Bossuet, mais aussi son irrémédiable chute vers sa disparition, symbolisée tant par l'embastillement, sept ans durant, de cette grande dame, que par le bannissement de celui qui, d'adepte hésitant qu'il fut lors de leurs premiers échanges, allait devenir son âme sœur et son courageux défenseur, le marquis de Fénelon que Voltaire appellera « l'immortel archevêque de Cambrai » dont les écrits seront condamnés, non sans quelques réticences, par le Pape Innocent XII, en 1669.

Surtout que l'on se garde de voir en Jeanne Guyon une victime affligée, je ne sais quelle image de la bonté lénifiante, quelle illustration d'une mansuétude ouvrant à la facilité et à la complaisance : ce serait accrédi-ter cette interprétation calomniatrice du quiétisme dont usa Bossuet pour mieux la condamner. Aspiration incessante au renoncement radical, à l'abandon de toute forme de réconfort moral ou matériel, chaque instant de sa vie ou de ses adresses le dit. Joseph de Maistre

en atteste dans ses "Soirées de Saint Petersburg" : à l'instar de Fénelon qui partageait avec un officier son affliction d'échapper aux horreurs de la guerre plutôt que de le consoler par quelque propos de "femmelette" – c'est de Maistre qui parle – elle écrit à cet autre militaire de haut rang de ne point s'alarmer s'il venait à manquer la messe puisque ce serait pour aller au combat et mettre sa vie en jeu. Chez Guyon comme chez Fénelon, de Maistre le souligne, "rien ne s'accorde dans ce monde – celui des mystiques de ce temps – comme l'esprit religieux et l'esprit militaire". Quelles qu'aient pu être les persécutions, les calomnies, qui allaient bon train à la cour, les souffrances et les dangers des incarcérations, Jeanne Guyon jamais n'abjura ni ne se renia. Elle s'éteindra dans la sérénité de son détachement d'elle-même et du monde.

Plus voisine de nous dans le temps, mais aussi plus lointaine parce que précisément proche, trop proche des réalités aussi brutales qu'impitoyables de l'exploitation économique, des conditions de vie et de travail qu'elle détermine, toutes réalités que nous affectons aujourd'hui de croire surannées et dont elle entendait subir la moindre des péripéties jusque dans son corps, Simone Weil ! Sa laideur, qu'elle entretenait jusqu'à la mort, cette laideur, qu'il qualifiait sobrement d'incontestable, fascinait Georges Bataille au point qu'il y discernait une véritable beauté. La suivant dans cette soif de souffrance qui ne connut de fin qu'avec celle d'un corps qui n'en était plus un, Catherine Millot n'est parfois pas loin de redouter cette "amie-là", de prendre quelque distance avec cette inlassable recherche d'une douleur que rien ne doit apaiser. Celle-là jamais n'atteindra la sérénité, sauf peut-être à l'instant suprême où elle rêvera de douceurs d'enfant, de navettes, ces petits biscuits en forme de barque que l'on fabrique à Marseille où elle vécut un temps. Celle-là s'engouffrera sans hésitation, avec acharnement, dans la soumission aux injonctions d'un Dieu dont Lacan disait qu'il pouvait devenir obscur et conduire vers le martyr ; un acharnement frôlant parfois l'excès, au point d'aller jusqu'à irriter ce partenaire intellectuel, tout entier dévoué à son amie, que fut Gustave Thibon : l'égoïsme qu'impliquait cette épuisante recherche de l'inconfort et du mal-être dans les détails du quotidien mais tout autant la quête d'une abomination dans l'ordre du mal et du tragique qui se manifesta sans répit durant les décennies vingt et trente du siècle passé, autant d'extrêmes, voire d'outrances qui le déconcertèrent un temps. Oscillant entre une « volonté du pire » en tous domaines, proche en cela de la "volonté désastreuse" de Bataille, et une morale révolutionnaire qui la conduisait à vivre jusque dans son corps les injustices du monde – travail en usine, cadences obsédantes, vendanges épuisantes, privations volontaires et absence délibérée de soins –, elle manifesta une intransigeance de même nature lorsque ayant trouvé dans l'idée de Dieu le moyen, non de combler, mais de purifier le vide que son incessante indignation creusait en elle, son souci sera de dépasser toute idée de foi pour éprouver ce Dieu dans une douleur toujours plus intense, allant ainsi à la rencontre du réel pour connaître l'expérience mystique. Faute de trouver la mort dans l'engagement politique et résistant – de Gaulle, auquel elle offre à Londres ses services sans voir les risques que son état ferait courir aux autres, la traitera de folle –, elle se laissera aller jusqu'à l'état de pourriture charnelle ou presque, certaine d'atteindre ainsi, par cet anéantissement de la matière, celui de son moi et de parvenir enfin à la mort spirituelle.

Et puis il y a, moins connue, Etty Hillesum que Catherine Millot nous dit avoir rencontrée par l'entremise d'une conversation avec Pierre Pachet. Serait-ce pour cela, du fait d'une postérité plus discrète que celle dont ont bénéficié les deux premières, que d'aucuns se sont dits déconcertés, voire déçus par cette troisième partie du livre ? Elle a pourtant connu, elle aussi, et je cite là Catherine Millot, « le mystérieux consentement qui creuse au sein du désastre un abîme de paix ». J'ajouterai que pour être contemporaine de Simone Weil en ces temps de malheur extrême, elle nous apparaît comme plus proche de Jeanne Guyon pour ce qui est de la sérénité, mais comme unique et tout près de nous, pour être la seule des trois à s'être confrontée au bonheur fragile et incertain de la sexualité.

Ce sont précisément les tourments de la sexualité qui s'imposent d'abord : sa liberté de parole, son avidité – « Chez un homme, je suis tout de suite à l'affût de ce qu'il peut m'offrir

sexuellement » – ne sauraient masquer longtemps qu'elle est la proie de sa névrose, de cette insatisfaction chronique qui la conduit tout droit vers un psychanalyste, analyste jungien, dont les débordements dépourvus d'ambiguïté provoquent plus qu'un transfert, une sorte de relation fusionnelle. A trop en faire et à trop en vouloir, cet étrange analyste, lui-même perclus de symptômes, sujet supposé savoir mais croyant savoir, avec lequel elle poursuivra une relation tumultueuse qui n'exclura pas une tendre amitié, lui fera gagner en liberté ce qu'il perd en autorité. Un déplacement s'opère alors en elle, provoquant un épuisement de sa quête d'un impossible « tout, tout de suite ». L'investissement s'effectuera dans l'écriture d'abord, corollaire de la recherche d'une paix intérieure, puis très vite dans un nouveau dépassement qui la conduit à s'emparer de sa réalité, de cette réalité historique dont le tragique ne fait que débiter : ce printemps 1941 à Amsterdam voit éclore la terreur qui ira croissante, celle des rafles à toute heure du jour ou de la nuit, celle des déportations accélérées. L'horreur qui s'installe ainsi, non seulement elle ne va pas la fuir mais elle va s'y engouffrer, s'y confronter, la faire sienne pour considérer qu'elle est la vie, sa vie, incontournable, qu'elle doit comme telle mêler à cette joie la plus simple et la plus ample, celle que lui procure l'air qu'elle respire et le paysage qu'elle contemple au-delà des barbelés du camp de Westerbork, camp de transit mis en place par les Allemands mais, douleur supplémentaire pour elle, organisé, géré oserons-nous dire, par le Conseil juif hollandais dont Hilberg démontra qu'il fut l'un des plus zélés pour ce qui fut de donner satisfaction aux exigences des nazis. Elle refusera toute exemption, toute forme d'évitement ou de faveur, s'enrôlera dans ce Conseil juif pour, explique-t-elle, partager en tout le sort de son peuple, pour voir de près cette collaboration inique dont elle dit que l'histoire aura à en juger. Elle n'aura de cesse de chasser en elle la peur aussi bien que la haine, elle incarnera jusqu'au bout, jusqu'à ce convoi qu'elle emprunte pour Auschwitz le 7 septembre 1943 – elle y mourra le 30 novembre suivant – ce que Lacan appelait simplement un style.

Aussi troublants qu'ils puissent être, ces trois parcours, leur récit talentueux et la dimension historique qui y est à l'œuvre n'épuisent pas l'enseignement que l'on peut retirer de ce livre. Si Catherine Millot exprime discrètement, dans les dernières pages, le vœu que ces vies parfaites puissent servir de guide à ceux qui aspirent à découvrir quelque " pays respirable " libéré des soucis préventifs et évaluateurs qui dessinent notre quotidien, elle se garde bien de toute considération sentencieuse, de leçons ou de conseils. Mais au-delà, la portée de l'ouvrage peut être déchiffrée, telle l'image dans le tapis, dans son architecture, dans celle de chacun de ses chapitres, une architecture qui fait sens à plusieurs niveaux.

Architecture en forme de nouage qui s'inscrit d'abord dans le récit de ces trois vies : nouage entre des vies intérieures faites d'ascèses qui ne tolèrent aucune faiblesse, d'abandon de soi et de recherches d'amour pur d'une part, et des réalités extérieures contraignantes, oppressives, voire mortelles d'autre part. Nouage parce que les deux dimensions se convoquent l'une l'autre dans chacune des trois expériences : l'exigence d'absolu et le refus de toute forme de concessions sont potentiellement contagieux et comme tels menaçants pour les pouvoirs politiques, lesquels, liberticides dans leur essence et porteurs d'une corruption dont ils se nourrissent, constituent en amont le terreau propice à l'éclosion de démarches prêtes à toutes les formes de martyre pour atteindre à la pureté. Le nouage ne saurait tenir sans qu'entre en ligne de compte l'ordre du réel, celui de la persécution et de l'emprisonnement, celui du dépérissement et de la lente agonie, celui enfin de l'extermination scientifiquement organisée.

De ce nouage-là se déduit un deuxième que l'auteur laisse deviner par de discrètes allusions ; à le discerner on reconnaîtra celui que Lacan voulait moebien, qu'il n'a cessé d'opérer entre ce qu'il appelait la psychanalyse en intension, la psychanalyse pure, et la psychanalyse en extension, la psychanalyse tournée vers le monde, vers l'histoire et la société. Ici pas d'explications, aucun recours à un quelconque modèle universitaire ou à une quelconque rhétorique de l'application : l'exploration du cheminement mystique, Jacques Le Brun l'avait déjà indiqué, témoigne, plus que n'importe quelle autre démarche, des manifestations de l'inconscient et plus encore de son

impossible localisation telle que Lacan s'est employé à nous l'enseigner, rendant du même coup envisageable une mise en relation autre que de l'ordre de l'application avec ce qu'il appelait les sciences affines. L'exercice auquel s'est livrée Catherine Millot est de cet ordre : l'odyssée des trois héroïnes, leur rencontre avec le lieu vide d'un Dieu dont elles n'attendent rien ne sont pas sans évoquer le long cheminement que peut être celui d'une cure analytique ; leur confrontation sans illusion avec les pouvoirs économiques et politiques est de l'ordre du *kairos* cher aux Grecs, elle met en jeu une logique qui échappe à toute forme de calcul et de temporalité linéaire, celle du *temps logique* et de ses trois scansion, voir, comprendre et conclure.

On l'aura compris, on ne sort pas indemne de cette lecture, on en sort entamé mais aussi enrichi d'une autre vision sur le monde, celui d'hier sans doute mais plus sûrement le notre, que caractérise sa tiédeur inquiétante.

Des livres, Franz Kafka disait que l'on "ne devrait lire" que ceux "qui nous piquent et nous mordent". Pour moi, piqué peut-être avant de le lire, mordu à coup sûr après sa lecture, le livre de Catherine Millot est indubitablement de ceux-là.

Michel Plon